

# L'École moderne comme institution (1)

» » » » Nicolas Go

*Il faut interroger le paradoxe de la coopération dans l'Institution École moderne...*

Précédemment, j'ai proposé l'idée de « sortir de la scolastique ». Comment ? En « entrant en pédagogie », la notion de pédagogie étant alors redéfinie comme *ce par quoi* nous sortons de la scolastique, et qu'en pédagogie Freinet, nous nommons Méthode naturelle<sup>1</sup>.

Notre mouvement pédagogique s'inscrit dans ce processus général révolutionnaire dont on trouve la définition dans *L'idéologie allemande*<sup>2</sup> : « le mouvement réel qui abolit l'état actuel » (précisons donc, pour l'éducation, que « l'état actuel » est celui de la scolastique). La pédagogie exprime donc un « mouvement réel », plutôt qu'un ensemble de techniques. Comment ce mouvement opère-t-il ? Par un travail d'institution : en instituant la souveraineté<sup>3</sup> des travailleurs sur leur propre travail, si on veut bien reconnaître que les enfants, les adolescents, travaillent et qu'ils peuvent par conséquent être qualifiés de travailleurs<sup>4</sup>, au même titre que les enseignants (bien que différemment). Cette notion de *souveraineté sur le travail* me semble être la pierre d'angle des implications politiques de notre pédagogie.

*Cette notion de souveraineté sur le travail me semble être la pierre d'angle des implications politiques de notre pédagogie.*

Elle se réalise à travers le principe d'autorisation, qui affirme l'idée suivante : nous (enfants ou éducateurs) sommes auteurs. Mais nous le sommes selon cet autre principe, fondamental, d'égalité. Nous ne luttons pas contre les inégalités, nous affirmons l'égalité. D'où l'importance de la pratique sociale coopérative, qui organise le travail comme œuvre commune, comme bien commun, dans une perspective fraternelle qui n'a rien d'une fraternité passive.

## Instituer la souveraineté sur le travail

Ce mouvement réel, disais-je, s'effectue par un travail d'institution, celui de la souveraineté sur le travail : il est en ce sens *instituant*. Cela signifie qu'il produit, fabrique, et qu'il s'efforce « d'établir d'une manière durable », dit le dictionnaire. Le mot institution désigne donc *ce qui institue* (l'instituant). Mais il désigne aussi *ce qui est institué* (l'institué). En cette deuxième acception, on parle couramment des institutions, comme l'est par exemple l'école (institution publique) ou de façon générale toute structure politique ou sociale établie par la loi ou la coutume. L'ICEM, comme association, est une institution, et même un *institut* coopératif. Coopératif, c'est la forme sociale que prend notre institution, juridiquement définie comme association, et plus spécifiquement encore, depuis peu, comme fédération.

Pourquoi toutes ces précisions, dans le présent article ? C'est que, derrière cette notion apparemment

1. La Méthode naturelle d'apprentissage concrétise pour Freinet la « loi générale » du tâtonnement expérimental, socialement organisée par la coopération et étayée par les « techniques Freinet ».

2. Marx, Engels, *L'idéologie allemande*, éditions sociales, 1977, p. 70.

3. On peut très simplement illustrer la notion de souveraineté par la formule « c'est nous qui décidons ».

4. Je rappelle que l'œuvre fondamentale de Freinet s'intitule *L'Éducation du travail*.

banale d'institution, il y a un *problème*. Un problème qui, me semble-t-il, n'a pas été suffisamment identifié, et qui enveloppe *certaines questions capitales* pour la bonne progression de notre Mouvement. Un mouvement réel qui pourrait bien, à terme, se perdre dans les sables de l'insignifiance. Ou au contraire, comme nous le souhaitons tous, s'accomplir de manière offensive dans un contexte général de politique d'émancipation. À défaut de pouvoir ici l'analyser, tentons néanmoins d'en griffonner quelques contours.

### L'institution : un affect commun qui nous échappe

Commençons par redéfinir l'institution. Le sociologue Marcel Mauss y voit toutes les manières (sociales) d'agir et de penser que l'individu trouve préétablies. C'est « un ensemble d'actes ou d'idées tout institué que les individus trouvent devant eux et qui s'impose plus ou moins à eux »<sup>5</sup>. L'institution, c'est la manière d'être d'un collectif (une manière de vivre), qui a la puissance de faire faire quelque chose aux individus qui le composent. Des individus se rassemblent, et, ainsi rassemblés, ils manifestent une puissance, une capacité de produire des effets. Cette puissance collective se présente, selon les mots de Spinoza, comme « affect commun »<sup>6</sup>. Le collectif École moderne produit donc un affect commun (coopératif), qui en retour affecte ceux qui le composent. Ce serait simple si cet affect commun n'était que l'addition des affects individuels. Mais lorsqu'ils se rassemblent, ces affects font émerger quelque chose qui n'était pas déjà, quelque chose d'une intensité supérieure, qui les dépasse *et qui leur échappe*. Une émergence, avec des propriétés nouvelles<sup>7</sup>. Le tout est plus que la somme des parties, pourrait-on dire. Ces manières qui ont leur existence propre, *en dehors* des individus selon la formule de Durkheim, sont en réalité plutôt *au-dessus* d'eux. Pour

filer la métaphore spatiale, retenons l'idée suivante : pour tout collectif, l'horizontalité de la relation sociale produit mécaniquement sa propre verticalité. L'affect commun, même investi dans une pratique coopérative, fait ainsi *autorité* : il nous fait quelque chose, et il nous fait faire quelque chose. Il y a dès lors deux questions importantes.

### Dominer au nom du refus de dominer

D'abord, cette puissance collective, qui dépasse les puissances individuelles, constitue un réservoir de pouvoir, qui induit la tentation de s'en emparer. Ce processus de complexité fait surgir (émerger) une puissance, issue du collectif, disponible pour qui souhaite d'une manière ou d'une autre jouir d'un affect de domination. Il faut être lucide : la culture coopérative est soumise aux mêmes phénomènes collectifs que la culture compétitive. Elle engendre un pouvoir d'affecter, et avec lui, la tentation de s'en emparer.

Bien sûr, le caractère propre de l'affect commun coopératif lui est contradictoire. Et c'est tout le paradoxe. La coopération engendre spontanément les conditions de sa propre décomposition. Non pas parce qu'elle est coopération, mais parce que toute coopération ne peut être que puissance du collectif. C'est même, inversement, parce que tout collectif exerce nécessairement une emprise sur les individus qui le composent, que nous avons besoin de la coopération : comme pratique sociale capable de contrarier, et de contester, les phénomènes d'emprise. De les contrarier, mais pas de les abolir, ce qui ne se peut pas. Et nul doute que, malgré tout, la tentation saura prendre des formes inattendues, comme, par exemple, dominer au nom du refus de dominer, dont il faudrait un jour faire la clinique. Rien en effet n'empêche que certains, se disant et se conduisant en coopérateurs, nourrissent et dissimulent une passion inavouée pour la domination, et investissent le commun, publiquement comme fin, mais subjectivement comme moyen. Publiquement, au service de tous, passionnellement, au service de soi, en captant la puissance disponible du collectif, de l'affect commun. Et contre cela, le fédéralisme ne peut rien. Car le régime passionnel (pathologique) se déploie partout où le porte sa puissance. Freinet était parfaitement conscient, et inquiet, de ce phénomène, lorsqu'à la fin de son existence il lança la formule « servir l'École moderne et non se servir d'elle ».

Il y a dans le même temps, outre la question du phénomène institutionnel de la captation de puissance

5. De manière très large, cela enveloppe aussi bien les usages et les modes, les préjugés et les superstitions que les constitutions politiques ou les organisations juridiques. Voir Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Seuil, 1971, p. 16. Il reprend en cela la définition de Durkheim qui renvoie à toutes les croyances et tous les modes de conduite institués par la collectivité.

6. Spinoza, *Traité politique*, Alia, 2013, p. 63.

7. « Les manières collectives d'agir ou de penser ont une réalité en dehors des individus qui, à chaque moment du temps, s'y conforment. Ce sont des choses qui ont leur existence propre. [...] Pour qu'il y ait fait social, il faut que plusieurs individus tout au moins aient mêlé leur action et que cette combinaison ait **dégagé quelque produit nouveau** » (c'est moi qui souligne), Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, 2007.

collective, celle des contenus. L'institution École moderne est certes une institution, qui en cela engendre mécaniquement des divergences passionnelles à propos desquelles il convient de réfléchir, mais une institution qui plus particulièrement fait et fait faire *de la pédagogie*. Mais comment en définir le périmètre ? Où trouver l'autorité de dire : ceci n'est pas de la pédagogie Freinet, cela est contradictoire avec ses principes et doit être rejeté ? Comment définir l'espace entre d'un côté le dogmatisme qui exclut toute audace, toute idée nouvelle, enferme la pratique dans un carcan, et de l'autre l'inconsistance qui ignore le chemin parcouru, les savoirs fructueux, difficilement et coopérativement construits, accordant complaisamment le nom de pédagogie à de quelconques idées régressives ? C'est ce qu'il faudra envisager dans le prochain article, avant de tenter une synthèse du problème. <<<<

*nicolas-go@orange.fr*

**Retrouvez les articles de cette série  
dans le *Nouvel éducateur***

- numéro 245, décembre 2019, page 46 :  
« De quoi Freinet est-il le nom ? ».
- numéro 246, février 2020, page 47 :  
« Comment s'orienter ? ».
- numéro 247, avril 2020, page 43 :  
« Éducation et politique ».
- numéro 248, juin 2020, page 46 :  
« Qu'est-ce que coopérer ? ».
- numéro 249, octobre 2020, page 46 :  
« La Méthode naturelle (1) ».
- numéro 250, décembre 2020, page 44 :  
« La Méthode naturelle (2) ».

## Le coin de Lucile

Lucile et son dessert

Elle : Maman, c'est trop bon le « délicieux avec la seringue » !

Moi : Tu veux sans doute parler de ton « merveilleux avec la meringue »...

Elle : Oui, oui, c'est ça !

Lucile (7 ans), à la mer :

« Maaaaaan, papaaa, regardez, je suis dans du sable émouvant »

Lucile (8 ans).

« Maaaaaan, comme je pars toute la semaine en classe verte, je vous propose, à papa et toi, de manger des chicons tous les jours cette semaine. Au moins, vous n'en aurez plus envie après !

Elle est chouette, mon idée, hein ! »

Maligne, ma fille...

